

Eduquer : une joie ou une peur ?

La question peut paraître étrange : éduquer, n'est-ce pas une joie, et même une des plus grandes joies de la vie ? Et pourtant cette conviction est loin d'être partagée par tous. La joie de l'éducation paraît chimérique à beaucoup de jeunes couples: « *comment éduquer ? N'est-ce pas une tâche trop difficile, et aujourd'hui impossible ?* ». On cite les contraintes du travail professionnel, la crainte du chômage, et beaucoup d'autres choses.

L'interrogation des jeunes parents est d'autant plus pressante quand ils ont eux-mêmes été marqués dans leur famille par des déchirures, des épreuves, quand ils ont le sentiment d'avoir été davantage nourris que véritablement initiés à des valeurs vécues par leurs parents, ou, pire, davantage tolérés qu'aimés. Si, en plus de cela, ils voient autour d'eux les ravages d'une non éducation, qui conduit des enfants à passer en quelques années du comportement d'« enfant-objet » au comportement d'« enfant-tyran », cela achève de les décourager...

Nous avons tous ici une grande responsabilité. Eduquer implique et provoque une cohérence entre ce qu'on dit et ce qu'on fait, une grande unité et communion des parents entre eux. Cette action si haute et si spécifique à l'homme et à la femme, dans leur complémentarité et leur soutien mutuel, suppose des efforts, des renoncements, un vrai travail, une vraie constance et de grandes capacités d'écoute, de confiance et de vigilance, en un mot une grande attention et des choix réfléchis.

Trois attitudes paraissent ici plus urgentes que jamais :

- **La modestie et l'audace des aînés, parents et grands-parents.** Par héritage, par l'exemple nous avons souvent beaucoup reçu : ce qui nous fait vivre, aimer, comprendre et croire doit être partagé et transmis. Mais il y a manière et manière de le faire. Nos certitudes ou nos convictions, si elles sont solides, sont le résultat d'une découverte. Quand nous en parlons, est-ce à la manière dont nous parlons d'un cadeau ou à la manière superficielle de l'injonction : « *il n'y a qu'à...il faut que* ». Osons dire les choses et soyons nous-mêmes Soyons aussi disposés à apprendre de nos propres enfants. Nous ne savons pas tout a priori.

- Dans la durée des jours et des années, les épreuves, les patientes et les imprévus, la meilleure manière pour des parents de servir une liberté, c'est d'« être là » auprès de leur enfant. Cet « être-là » doit prendre des formes variables ...Ce n'est pas l'omniprésence étouffante, mais l'« omnidisponibilité »... C'est une action, une attention, et non une démission. Cela ne consiste pas à laisser pousser sans rien faire, mais à arroser et à réchauffer la « plante » comme il faut, tant qu'il faut, selon le besoin de chacun(e).

-La **confiance** en Dieu, en l'enfant, en soi. Les parents conscients de leurs responsabilités cherchent à protéger leur enfant des dangers. Mais il y a parfois tant de peurs ! Faut-il nous convaincre que le simple apprentissage de la vie en

société n'est pas d'abord un danger ? Ou qu'offrir un blindage, une carapace, une cuirasse, ou un cocon, peut rassurer à bon compte mais n'aidera pas à vivre ? Il y a toujours un risque à vivre. Aider un jeune à risquer sa vie en prenant soin que sa « colonne vertébrale » intérieure se construise et s'affermisse... est une belle mission.

Ceci dit, il y a là un vrai mystère et un vrai travail au sens du travail d'enfantement. Personne ici ne veut donner de leçon à personne, surtout pas moi. Seulement engager encore une fois à la confiance.

+ Eric AUMONIER, Evêque de Versailles